

# Jacques Berque et son «autre»

## Wadi Bouzar

*L'écrivain Jean Sur écrit dans Un homme matinal qu'à la lecture de Dépossession du monde et de l'Orient second, de Jacques Berque, il s'étonnait «de reconnaître quelque chose dans le destin de pays qui lui étaient étrangers (...) On les disait sous-développés, (Berque) les voyait sous-analysés, sous-aimés. Il me les rendait si proches que leurs blessures devenaient les miennes»<sup>1</sup>. Nous voudrions, ici, par une brève présentation générale, contribuer quelque peu à une meilleure connaissance de l'œuvre de Jacques Berque.*

**B**erque naît en 1910, sur les Hauts plateaux algériens, d'un père béarnais et d'une mère espagnole. Son père est administrateur des «Bureaux arabes». Le milieu de sa mère est très modeste. Il est tout de suite face aux grands espaces : «à 1200 m d'altitude, devant des horizons vastes, avec, sous le regard une chaîne de moyennes montagnes couvertes de thuyas (...). Dans le paysage, il y avait la distance»<sup>2</sup>. Au début, sa conscience de l'injustice coloniale est diffuse<sup>3</sup>.

En 1930, en France pour ses études supérieures, il «juge» plus qu'il ne «hait» la Sorbonne, y décelant «confusément un provincialisme de l'universel, autre nom de la suffisance nationale»<sup>4</sup>. Il renonce au professorat. Il revient sur les Hauts plateaux algériens. Ce séjour est sa «propédeutique en matière d'arabe et d'équitation»<sup>5</sup> (...). «Ce fut mon premier mariage avec le bled maghrébin. Le geste (dans cette région) s'y élargit comme sur une plage océanique, avec cette différence que d'autres vastitudes y jouent le rôle de la mer»<sup>6</sup>. Même les pauvres y ont une certaine noblesse : «Celui qui vous reçoit dans l'échancrure de sa tente peut être de mauvaise mine, il est noble» (...). «Tout geste de cette vie s'épand en

paradigme loin à la ronde»<sup>7</sup>.

On veut même l'intégrer : «On m'offrit sérieusement, à la fin de mon séjour aux Salamât, de rester dans des campements, dont les notables se seraient cotisés pour me marier et me doter d'un troupeau»<sup>8</sup>.

## Les années marocaines

Par la suite, il découvre le Maroc en y faisant son service militaire et y devient Contrôleur civil. Il se croit «sans avenir» alors que le Maghreb refait en lui ce qu'a «tué (son) adolescence»<sup>9</sup>.

Ces fonctionnaires du Protectorat doivent «contrôler» les tribus. Ils font des tournées à cheval, pratiquent les dialectes. La situation de Berque est ambiguë : «... la tâche que j'assumais avec passion me rapprochait et m'éloignait tout ensemble de la masse indigène»<sup>10</sup>. Toutefois, il emmagasine des matériaux, des images pour la recherche et l'écriture. Ainsi, sa description d'un *moussem* (rassemblement rural) : «Chaque tribu observait malignement sa rivale, comparait l'adresse des cavaliers, le luxe des selles, la magnificence des chefs...»<sup>11</sup>.

L'hiver 1935, muté à un autre poste, dans le Gharb, il constate : «...la colonisation (y) avait déjà profondément déséquilibré la propriété marocaine» au contraire du Haut Atlas où la «disgrâce politique devait me reléguer de fin 1947 à l'été 1953»<sup>12</sup>. Arabies paraît à Paris. Contrairement à ses collègues, c'est avec «les «Arabes» du bled, des villes, et de l'Orient» qu'il se sera «senti le mieux...».

Berque a été démobilisé le 1er octobre 1940. C'est la défaite. Il dit du peuple algérien : «il était trop chevaleresque pour nous poignarder dans le dos. Pour extraordinaire que cela put paraître, il nous faisait encore crédit dans la débâcle. Jamais plus je ne me conduirais de la même façon à l'égard de ceux qu'on appelait toujours les indigènes»<sup>13</sup>.

Les deux mondes évoluaient séparément. «La mémoire du siècle échoué (le XIXe siècle) laissait flotter l'insurrection comme une possibilité toujours ouverte »<sup>14</sup>.

Au Maroc, la revendication de l'indépendance se développe. Des émeutes se produisent à Fès. La troupe fait feu. «Le temps des massacres commençait»<sup>15</sup>, écrit Berque.

Le divorce de Berque avec ses collègues de la Résidence (à la Résidence, à Rabat, étaient regroupés les principaux services administratifs du Résident Général, sous le Protectorat) et du Contrôle civil se confirme. Ses opinions rejoignent celles de la gauche. On commence à le qualifier de «honte du Contrôle Civil».

Au printemps 1945 a lieu la répression du soulèvement du Constantinois, en Algérie. Elle «atteignit l'horreur», dit Berque ; «les morts indigènes multiplièrent par deux cents les morts européennes (...) On avait bombardé, en dépit du tricolore arboré, des hameaux présumés rebelles, ou pour l'exemple»<sup>16</sup>.

La revendication d'indépendance du 11 janvier 1944 au Maroc franchit un seuil irréversible. Lors du débarquement américain en Afrique du Nord, l'image traditionnelle de la France «s'effondre». Fin 1946, Berque rédige un *Mémoire* préconisant une nouvelle politique de la France au Maroc.

Ses relations avec l'administration coloniale se détériorent surtout lorsqu'il travaille en équipe à un projet de réforme agraire : «Il était temps de me briser. Il peut apparaître aujourd'hui singulier que la colonisation se sentit menacée à vif par une promotion de l'agriculture marocaine sur des terres marocaines». Berque sera pratiquement contraint à la démission<sup>17</sup>. Il affirme encore : «J'ai vu croître au Maroc en une vingtaine d'années l'arbitraire administratif, à mesure même que la revendication nationaliste et la pétition du monde alentour nous sommaient de façon plus ou moins comminatoire d'évoluer»<sup>18</sup>. Resté de 1934 à 1953 au Maroc, Berque aura passé onze ou douze années en milieu rural.

De 1953 à 1955, il est expert international en Égypte, pour le compte de l'UNESCO. Puis, pendant vingt-cinq ans, de 1956 à 1981, il sera titulaire de la chaire d'Histoire sociale de l'Islam contemporain au Collège de France. N'était-ce pas sa véritable vocation ?

## Entre l'anthropologie et l'histoire

Berque voulait «ranimer» la connaissance de l'Orient et la rendre «fondamentale»<sup>19</sup>. Son œuvre s'appuie sur un vécu, sur une expérience de terrain. Son approche, holiste, cherche à comprendre une société globale, en analysant des unités restreintes comme la tribu, en s'efforçant de s'immerger dans l'unité qu'il veut étudier.

Pour lui, l'anthropologie historique peut apporter une contribution essentielle à la construction du Maghreb dans l'avenir. Il l'affirme déjà dans les *Structures du haut Atlas*. Dans *L'Intérieur du Maghreb*, il confirme : «L'ethnographie coloniale (...) ravalait à un humiliant folklore la richesse de ses propres découvertes (...) or, seule la mise au jour des horizons perdus, des langages oubliés de la durée maghrébine peut permettre, croyons-nous, l'intelligence de cette dernière, et, partant, sa modernisation véritable»<sup>20</sup>.

Dans une vallée du Haut Atlas, depuis au moins huit siècles, vit une dizaine de petites communautés sédentaires, parmi les plus anciennes du Maghreb : les Seksawa. «*Toute mon anthropologie se ramenait au désir acharné de comprendre les gens du Maghreb*». Berque a ces mots : «*A l'époque où je dialoguais avec les Seksawa...*»<sup>21</sup>. Approche anthropologique et approche socio-historique coïncident chez lui dans le désir de saisir une société dans sa diversité.

«*(...) J'ai longtemps vécu dans des sociétés qui s'exprimaient peu. Elles étaient taciturnes. La parole y était rare et par là même forte*»<sup>22</sup>, écrit Berque. Dans *Les Arabes*, il souligne l'importance du poids des mots reliés à leur racine : «*Non seulement (la langue) exprime et suggère, mais elle guide, transcende*».

Dans son avant-propos à *L'Intérieur du Maghreb*, il «*accueille d'avance, sollicite même la discussion*»<sup>23</sup>. Il se propose de s'adonner à une nouvelle lecture de textes manuscrits discontinus, du XVe au XIXe siècle. Il reprend l'expression arabe : «*al yad al-fânîyâ*» («*la main est périssable*»). Un texte dure plus que la main qui tient ou que le regard qui observe.

Une «*nouvelle lecture*» consiste à faire émerger le projet d'écriture des auteurs concernés et à souligner les rapports qu'entretiennent leurs textes avec le contexte social dont ils émanent : «*L'acte d'écrire avait postulé tout l'homme, et son groupe et son univers*»<sup>24</sup>.

Berque parle du monde rural, de sa dispersion et de sa densité. Il se réfère à plusieurs reprises à Ibn Khaldûn<sup>25</sup>. Tels que les avait décrits Ibn Khaldûn, les Bédouins restent «*gens de Nature, unis par le seul esprit de groupe, incapables de se soumettre à aucune institution*»<sup>26</sup>. Le signifié «*arabe*» renvoie au signifiant «*nomade*»<sup>27</sup>. Il est difficile de cerner les raisons de la réduction progressive d'amplitude, «*corrélative au morcellement des groupes*», du mouvement nomade. Le nomadisme pastoral se mue en transhumance et celle-ci en sédentarité.

Les marabouts (*mrabt'în*) vont entrer en concurrence avec les Bédouins. Le bouleversement colonial consommera «*la décadence de la noblesse bédouine au profit des confréries religieuses*»<sup>28</sup>.

D'intéressantes notations concernent la ville d'Alger avant la conquête coloniale : «*Une ville, écrit Berque, qui va longtemps constituer pour le meilleur et pour le pire un des points de rencontre les plus intenses entre l'islam et l'Occident*»<sup>29</sup>. En 1786, une terrible épidémie a duré une dizaine d'années. En 1791, les Espagnols rétrocèdent Oran aux Algériens. L'expédition française conduite par Bonaparte en Égypte a été «*interprétée comme un défi lancé à l'Islam*»<sup>30</sup>.

Berque se base sur les mémoires d'Al-Zahhâr (éditées seulement en

1974), issu d'une famille noble d'Alger, secrétaire de l'émir Abd el-Kader jusqu'en 1847. La guerre de course brille de ses derniers feux. L'instabilité politique est grande. Al-Zahhâr estime que «*le luxe avait corrompu les mœurs*»<sup>31</sup>.

Selon Berque, la chute d'Alger s'explique par «*une inégalité croissante aux plans social, technique et la disproportion des forces*». L'Algérie, comme le reste du Maghreb, reste «*à l'écart de la principale dynamique du temps*»<sup>32</sup>.

Qu'était-ce que la colonisation sinon des «*rapports de force déséquilibrés par la révolution industrielle*»<sup>33</sup> ? Elle va couper le colonisé de sa culture, mise en concurrence avec une «*culture occidentale beaucoup mieux armée pour les réalisations de l'immédiat*». Il restera au colonisé la religion, «*la conscience d'une identité imprescriptible*»<sup>34</sup>. Ajoutons qu'elle deviendra l'une des deux principales valeurs refuges avec la famille.

Puis il s'agit de l'émir Abd el-Kader et d'un volumineux recueil, le *Mawâqif* (Étapes ; Haltes ; Seuils). Berque observe : «*Peu de personnages dans l'histoire ont bénéficié de leur vivant, comme lui, de l'admiration de son adversaire, et même de son amitié*»<sup>35</sup>. Abd el-Kader recherchait «*une voie spécifique de développement*»<sup>36</sup>. Berque voit en lui un personnage «*à la fois authentique et moderniste*»<sup>37</sup>. La guerre ( *jihâd al-agghar* : le jihad moindre), rappelle Berque, n'occupe selon l'unanimité de l'islam, qu'un degré inférieur du devoir<sup>38</sup>.

Berque se livre à un constat de portée générale : «*Toujours (l'ensemble maghrébin) a dû préserver son assiette territoriale et son intégrité sociale et culturelle contre des attaques venues de l'Orient et de l'Occident*». Aussi faut-il «*reconnaître au Maghreb une identité historique*»<sup>39</sup>. Le Maghreb devra à la fois récuser et prolonger son passé : «*Le devenir du Maghreb ne se fera pas seulement contre la période coloniale, mais de son dépassement(...)*». «*Il devra mettre en cause, tout ensemble, et revivifier les périodes antérieures*». Il trouvera «*l'assise de ce qu'il veut être (...) dans la mise à jour de ce qu'il était*»<sup>40</sup>.

## Les derniers propos

Depuis 1981, Jacques Berque a choisi de se retirer dans son village familial des Landes, fuyant la ville. En avril 1995, la chaîne franco-allemande de télévision Arte lui consacre une émission entière. Berque dialogue avec son ami Jean Sur<sup>41</sup>. Plusieurs sujets sont passés en revue. En juin 1995, quelques jours avant sa mort, paraît le dernier texte de Berque, *Quel Islam ?* Ces propos constituent une sorte de testament.

Considérons d'abord les propos tenus sur la chaîne Arte.

Les problèmes que connaît l'islam sont à l'œuvre depuis longtemps. L'islam reste *«un grand méconnu, toujours en discordance avec ce qui l'entoure»*. Le malentendu entre Occident et Islam vient de leur trop grande proximité géographique, historique et même *«essentielle»* car les deux entités ont pratiqué beaucoup d'échanges au cours de leur histoire.

L'islam n'a connu ni la renaissance (européenne) ni la révolution de 1789. Il est contraint à un *«rattrapage»* plus ou moins réussi. La modernité, contrairement à la période de la colonisation, n'est pas rejetée, même pas par les islamistes. Toutefois, il y a, dans le monde musulman, un souhait ou une volonté d'acquérir le progrès matériel par une autre voie que le chemin emprunté par l'Occident. En Occident, cette acquisition s'est accompagnée de *«laxisme, d'amoralisme, de cynisme et de massacres»*.

A ce jour, il n'y a pas eu de *«renaissance spirituelle»*, de *«revivification des sciences religieuses»* dans la zone islamique, mais un *«transport de la religion dans le politique»*. Si cette *«procédure»* a existé dans le christianisme, elle a *«toujours échoué»*. Berque souhaiterait qu'il existe d'autres voies d'évolution que celle de l'Occident.

Il évoque sa terre natale, l'Algérie. L'un de ses principaux problèmes est un problème d'identité : *«de tous les pays arabes, il est celui qui n'a pas résolu sa question culturelle, ni sa question linguistique»*. La responsabilité historique en est partagée entre les dirigeants algériens qui doivent se livrer à une *«vigoureuse autocritique»* et la France, qui *«en 130 ans, n'a pas voulu ni su éduquer les Algériens»* : *«une grande part des populations algériennes en sont restées à un certain stade»*. Depuis l'indépendance, la jeunesse a bénéficié d'une certaine instruction, mais non d'une réelle *«éducation»*. Ceci rend la *«masse»* aisément suggestible et endoctrinable. Berque est partisan du dialogue, toujours préférable à la violence, entre les divers acteurs de la crise algérienne.

A propos de la guerre du Golfe, il déplore que les Français aient rejoint *«une coalition contre l'Irak plus nombreuse que contre Hitler»*. La France en était venue à occuper une position de choix dans le monde arabe : *«A ce jour, les Arabes n'ont donc pas compris que la France ait accepté de jouer la supplétive des Américains dans une affaire où elle avait tout à perdre... Ou alors c'est qu'elle éprouvait une sorte de haine désintéressée pour l'islam et les Arabes»*.

Sur l'islam, Berque estime que pourrait se développer en France un *«islam de progrès»* qui aurait un grand retentissement dans les pays



musulmans. La solidarité entre les deux rives de la Méditerranée, «*les trois nations latines et le Maghreb*», devrait être renforcée. Par la suite, elle pourrait être étendue à la Turquie, à l'Égypte et à la Syrie.

Dans *Quel Islam ?*<sup>42</sup>, son dernier texte, la réflexion de Berque considère l'islam de façon globale.

L'islam a été bien mieux compris dans le passé, par exemple par un Pierre Abélard (1079-1142) ou un Ramon Lull (1235-1315). L'attitude à l'égard d'entités comme l'Islam, la Chine, change après la révolution industrielle. On fait preuve à leur rencontre d'«arrogance cassante». Une logique de domination l'a emporté.

L'impérialisme, (...) ou «*l'expansion de la révolution industrielle sur la planète, (...) aura perverti durablement l'échange entre peuples et cultures (...) [L'islam] n'avait pas non plus suivi, depuis deux ou trois siècles, les chemins de la rationalité occidentale, historiquement liée à cet essor*». D'une façon générale, des pensées aussi fécondes que celles d'Averroès ou d'Ibn Khaldûn n'ont pas trouvé de continuateurs.

Les «*performances mécaniques*» ont fait défaut à cette grande civilisation. L'islam a alors été soumis à «*la dure loi du rattrapage*» et comme à «*un vertige de l'imitation*». Il a été gêné par l'«*envahissante sécularité*» des temps modernes alors que convergent en lui le spirituel et le temporel. Avec l'Occident, dominant des rapports d'altérité et d'acrimonie.

Pourtant, les musulmans revendiquent un même Dieu que les deux autres monothéismes : «*Notre Dieu ne fait qu'un avec le vôtre*» (Coran, XXIX, 46). Ce Dieu laisse libres et responsables ses créatures. L'islam est une religion du «*libre cours*» (*yusr*). Il est «*bonté de nature*» comme le soulignait le juriste damascène Nawawi (1233-1277). «*L'impression de désordre*» du Coran «*s'évanouit devant la splendeur de la forme*».

Berque résume quelques différences essentielles entre les trois religions révélées. Plus parcimonieux en rites et en interdits que le judaïsme, l'islam refuse le péché originel du christianisme. La révélation coranique prédit le châtement des réprouvés et le bonheur sensuel des élus, «*lequel*», commente Berque, «*pourrait bien n'être qu'allégorique*». L'attitude envers la sexualité représente un des points sur lesquels l'islam est le plus attaqué.

Berque en revient à la perception négative de l'islam par l'Occident. Le Japon est «*plus redouté que réprouvé*» ; la Chine est un «*formidable client à ménager*» ; le «*penchant métaphysique*» de l'Inde fait tenir ce géant «*pour inoffensif*». Quant au musulman, lui, il «*demeure l'éternel Sarrasin, rendu plus dangereux encore par une modernité à quoi il n'accéderait*

que pour le pire» ; «il impressionne par cette sorte d'exception qu'il s'arroge et où lui-même cherche un refuge».

L'islam apparaît comme un «grand réfractaire». En fait, trois accusations principales sont portées contre lui : «une agressivité poussée parfois jusqu'au terrorisme ; une propension à mobiliser le religieux en politique ; une certaine répugnance à se soumettre aux droits de l'homme, dont ceux de la femme sont aujourd'hui le critère le plus sûr».

Les séquelles des agressions subies par les musulmans perdurent, d'où, de la part de certains groupes, le recours à la violence «comme seul propre à résoudre les problèmes et à réussir là où échoue la plaidoirie». Le terrorisme est une «arme trop tentante pour qui ne dispose pas des mêmes moyens armés». Pourtant, le Coran «ne prêche pas plus de tels ravages que l'Évangile». Berque rappelle à nouveau que le djihad, ce sont d'abord l'effort, la lutte contre ses propres passions, contre soi-même. Quant à l'autre djihad, il a un contenu avant tout défensif.

L'auteur explique la naissance du mouvement islamiste par l'abolition du califat de l'*oumma* (la communauté musulmane), en mars 1924, du fait des Turcs. Le cadre institutionnel et son symbolisme disparaissent. Il en résultera une idéologie «axée moins sur le spirituel que sur le politique». Avec Sayyîd Qutb<sup>43</sup>, on passe de «l'oppression doctrinale à la violence». La révolution iranienne de 1979 renforce le mouvement : «L'affaiblissement des régimes, les revers essuyés, l'amertume que provoque l'affaire palestinienne, ont mené les Musulmans à chercher un autre recours». L'islamisme «substitue l'anathème à l'argument, la violence à la discussion d'idées», engendre «la xénophobie, si étrangère à l'islam».

Berque plaide que la condition de la femme tient plus des *hadiths* (dits du Prophète), de la *sunna* (tradition) que du Coran, plus de la «spécificité des sociétés porteuses» que de la Révélation. Dans cette situation (droits testamentaires et testimoniaux réduits ; pouvoir de réputation ; port du voile) faite aux femmes, réside une «difficulté d'adaptation des Musulmans à la modernité».

A constater ces problèmes, on ne saurait oublier ceux de l'histoire de l'Occident : «Gardons-nous, affirme Berque, quand nous examinons d'autres civilisations, de l'eurocentrisme qui désole encore tant de travaux».

Il remarque que si «les peuples musulmans sont entraînés avec les autres vers l'uniformité mondiale (...) une part profonde de leurs attitudes semble n'avoir dans la transformation que peu varié (...) elle aura bravé aussi bien la sollicitation interne que les pressions de l'extérieur». L'islam se défend et d' «une telle défensive, la revendication identitaire est à la fois l'arme et le signe».



L'islam en est venu à perdre une part de sa spiritualité : «*Avec le temps et l'accumulation des déceptions politiques, l'islam apparaît à la plupart des siens comme un recours contre la conspiration de l'étranger, l'échec des régimes et la méchanceté des hommes. Ce rôle-là en est venu, aux yeux de beaucoup, à l'emporter sur le rôle spirituel...*». La démocratie a été condamnée. Cette attitude de certains groupes fait rejaillir sur l'ensemble de la communauté musulmane des accusations d'obscurantisme et d'intolérance. Ces amalgames sont «*injustes*». Mais l'islam actuel ne satisfait pas les masses. Il reste à bâtir un «*islam de progrès*» et «*dynamique*» qui préserve son authenticité et son adaptation à la marche du monde. Ainsi, dans *Quel islam?*, Berque prolonge, complète et approfondit, selon le cas, ses réflexions et ses propos de l'émission d'Arte.

Chez Berque, le «*soi*» n'est pas conçu sans l' «*autre*». Il reste à ce jour un des rares chercheurs à avoir souvent réussi à transcender le déterminisme idéologique implanté dans une partie de la conscience collective d'une puissance dominante. Il pensait que c'était une chance d'avoir connu une société «*commençante*»<sup>44</sup>. En dépit de la domination subie ou à cause d'elle, le champ du possible y est moins balisé. Le culturel, recherche d'une signification et d'une expression, y est à nouveau en gestation. Les crises couvent et éclatent ; le culturel se confronte au politique.

L'analyse débute par l'étude de microcosmes sédentaires de l'Atlas marocain. Puis, le champ s'élargit aux villes, comme dans *Le Maghreb entre deux guerres*. Elle déborde les campagnes et les villes maghrébines, considère le Moyen-Orient et notamment l'Égypte. Un nouveau palier est franchi avec l'étude et la réflexion sur l'islam / religion -en atteste la traduction du Coran- et sur l'islam / civilisation.

Berque s'identifie à son «*autre*» –«*fusion passagère*»<sup>45</sup> – tout en gardant une distance pour préserver sa propre identité. Esprit libre, il a peu été en accord avec les pouvoirs dominants : «*Rares ont été les périodes où je me suis senti en accord avec la guidance*»<sup>46</sup>. «*Occidental des marches et des marges*», il a vécu «*dans un milieu (le Maghreb rural) de longue rumination, de grande concentration solitaire*»<sup>47</sup>.

Aujourd'hui, plus encore qu'hier, l'œuvre de Jacques Berque continue à nous parler.

*Wadi Bouzar est Professeur à l'Université P. Mendès-France, Grenoble II.*

**Notes :**

- 1 Jean Sur, «Un homme matinal» in Les Arabes, l'islam et nous, éd. 1001 nuits, 1996.
- 2 Jacques Berque, Mémoires des deux rives, Seuil, 1999, p. 120.
- 3 Ibid., p. 35.
- 4 Ibid., p. 33.
- 5 Ibid., p. 39.
- 6 Ibid., p. 40.
- 7 Ibid., p. 40.
- 8 Ibid., p. 41.
- 9 Ibid., p. 65.
- 10 Ibid., p. 67.
- 11 Ibid., p. 63.
- 12 Ibid., p. 98.
- 13 Ibid., p. 93. En Afrique du Nord, durant la colonisation, le terme «indigène» prenait, dans certains milieux européens, une coloration péjorative.
- 14 Ibid., p. 94.
- 15 Ibid., p. 113.
- 16 Ibid., p. p. 116, 117.
- 17 Ibid., p. 123.
- 18 Ibid., p. 98.
- 19 Ibid., p. 180.
- 20 J. Berque, L'Intérieur du Maghreb XVe-XIXe siècle, P.u.f., 1978, p. 539.
- 21 J. Berque, Les structures sociales du Haut-Atlas, PUF., 1978 (1 ère éd. 1955), p.p. 497, 475.
- 22 Mémoires des deux rives, op.cit., p.p. 126, 144.
- 23 L'intérieur du Maghreb XVe-XIXe siècle, op.cit., p. 9.
- 24 Ibid., p. p. 7,8,9.
- 25 Ibid., p. 13.
- 26 Ibid., p. 47.
- 27 Ibid., p. 63. A propos de la «réduction» du phénomène nomade, voir p. 541.
- 28 Ibid., p. 65.
- 29 Ibid., p. 197.
- 30 Ibid., p. 408.
- 31 Ibid., p. 409.
- 32 Ibid., p. 410.
- 33 Ibid., p. 428.
- 34 Ibid., p. 429.
- 35 Ibid., p. 518.
- 36 Ibid., p. 537.
- 37 Ibid., p. 413.
- 38 Ibid., p.p. 517, 518.
- 39 Ibid., p. 285.
- 40 Ibid., p. p. 545, 546.
- 41 Voir également Les Arabes, l'Islam et nous, éd. 1001 nuits, 1996, op.cit. et Il reste un avenir (Entretien avec Jean Sur), éd. Arléa, 1993.
- 42 J. Berque, «Quel Islam ?» in Le Temps stratégique, n°64, Genève, juin 1995.
- 43 L'Égyptien Sayyid Qutb (1906-1966), membre des Frères musulmans, est souvent considéré comme le père de l'islamisme radical. Dans sa critique de la civilisation occidentale, il se réfère par exemple à L'homme cet inconnu d'Alexis Carrel. Qutb fut condamné et exécuté au Caire sous le régime nassérien.
- 44 Mémoires des deux rives, op. cit. , p. 11.
- 45 Ibid., p. 263.
- 46 Ibid., p. 108.
- 47 Ibid., p. 126.